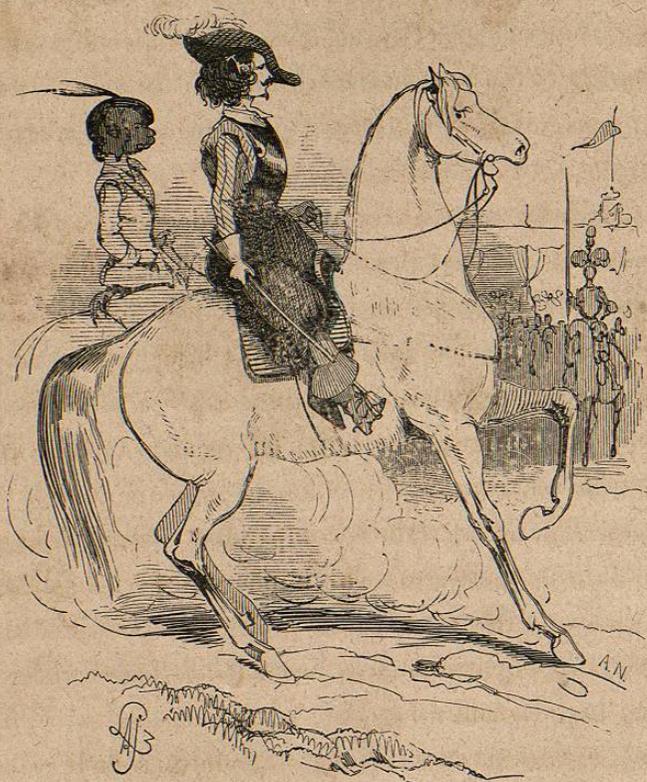


cun prince de la terre n'avait eu jusqu'à lui, et qu'aucun autre n'aura jamais.



A peine Courtebotte avait-il retrouvé son palefroi, et fait quelques lieues au-delà du village, qu'il rencontra le fidèle Moustà qui venait à tout hasard au-devant de lui. Il ignorait le succès favorable qu'avait eu son entreprise; mais son vif attachement pour Courtebotte et surtout le changement qu'il avait remarqué dans la personne de Zibeline, l'avaient obligé de quitter la cour pour

aller à la rencontre de son cher maître, le retrouver, ou périr à son tour dans les glaces. Courtebotte apprit donc par ce fidèle écuyer, que Zibeline, depuis un certain temps, avait été triste; que l'on avait remarqué qu'elle avait de l'humeur, et que même elle était devenue difficile à servir; il ajouta que souvent elle avait parlé de lui. Cette dernière nouvelle mit Courtebotte au comble de la joie.

Il reçut un courrier du roi et de la reine; il avait été dépêché aussitôt que l'on avait appris ses heureux succès, et la princesse lui fit faire des compliments par le même courrier. A deux journées de la ville, les équipages du roi vinrent au-devant de Courtebotte.

Enfin, notre héros arriva dans la grande ville de Trentin. Je passe sous silence les magnificences de la réception qui lui fut faite. Courtebotte voulut baiser les mains de Farda-Kinbras et de Birbantine; mais l'un et l'autre lui firent l'honneur de l'embrasser, en lui disant qu'ils le regardaient comme le maître de leurs états et le possesseur de leur fille.

Il passa ensuite chez la princesse, qui rougit en le voyant, et qui, pour la première fois de sa vie, ne put trouver rien à dire. Ce silence éloquent en disait plus que les éloges les plus flatteurs. Enfin, le prince tira de son sein le gros diamant qu'il avait pris dans le palais de glace; et, le remettant entre les mains de Zibeline, il lui dit :

— Voilà, madame, ce que je n'ai pas encore acheté par assez de périls, ni par une assez grande quantité de travaux glorieux.

— Prince, répondit-elle, vous ne l'avez conquis que pour vous; et si je l'acceptais de vos mains, ce ne serait que pour avoir le plaisir de vous en faire de nouveau l'hommage.

Le roi et la reine entrèrent à cet instant de leur conversation, et conduisirent Courtebotte au conseil, pour le déclarer tout à la fois leur gendre et leur successeur. Courtebotte suivit le roi sans savoir son dessein. Quand il se vit en présence de tous les grands du royaume, il prit la liberté d'interrompre le monarque au commencement de sa harangue, et lui dit à haute voix :

— Si j'avais pu prévoir les bontés de votre majesté, je l'aurais prévenue; mais puisque son exactitude à tenir sa parole l'a fait agir avec tant d'empressement, je lui déclare ici que je suis indigne par le malheur de ma naissance de toutes les bontés dont elle veut m'honorer.

Alors il conta tout ce qu'il savait de son histoire, et ne cacha point qu'il était fils d'un paysan.

A ces mots, le ciel s'obscurcit tout-à-coup, le tonnerre se fit entendre, et les éclairs brillèrent. Au bruit de cet orage on vit succéder une grande lumière; c'était la bonne fée Guerlinguin, qui descendit de son char et apparut à la fenêtre de la salle du conseil. Elle était dans le plus brillant équipage de la féerie, et portait sous son bras le plus joli barbet du monde. Elle adressa la parole à Courtebotte, en lui disant :

— Je suis contente de votre modération, et surtout de votre bonne foi.

Puis, se tournant vers le roi, elle déclara la naissance de ce prince, conta l'histoire de sa vie, et lui dit :

— Votre vertu vous a mis au comble de vos vœux, non seulement du côté de l'amour et de la gloire, mais encore du côté de l'amitié, puisque vous allez revoir le roi Biby et tous ses sujets reprendre leur état naturel, qu'ils ne devront qu'à vous. Je vous ai fait passer par toutes les épreuves qui contribuent à former un roi juste et grand; je vous ai mis en état de trouver des ressources en vous-même; je vous ai fait connaître l'amitié, et ressentir non seulement les plaisirs qu'elle procure, mais encore les véritables secours qu'elle seule peut offrir dans le cours de l'existence. Voilà, je crois, la meilleure éducation que l'on puisse donner à un homme qui doit commander aux autres. Il ne vous reste plus désormais qu'à pratiquer, sur le trône, les vertus que vous avez fait paraître pendant que vous ne connaissiez en vous qu'un homme obscur. Je sais que c'est un point qui n'est pas sans difficulté, mais je compte sur la bonté de votre cœur.

Alors on vit arriver un char tiré par des aigles, qui, par les ordres de la fée, amenaient le roi et la reine, de qui Courtebotte avait reçu le jour. Ils embrassèrent leur cher enfant avec des mouvements de joie infinis, et le trouvèrent, en effet, comme leur avait prédit Guerlinguin, tout couvert de fourrure. Pendant qu'ils caressaient aussi Zibeline, on vit arriver de tous les coins de la terre des chars de toutes les espèces, qui portaient un nombre infini de fées.

— Sire, dit Guerlinguin au roi Farda-Kinbras, j'ai donné rendez-vous dans votre cour à toutes les fées que des affaires pressantes n'occupaient pas indispensablement ; j'ai cru que vous ne le trouveriez pas mauvais, et que vous seriez bien aise de donner chez vous le grand bal, auquel nous assistons pour l'ordinaire tous les cent ans.

Le roi répondit comme il le devait à cette faveur. On fit la paix entre lui et Guarlangandino. Marfontice rendit sa première forme au roi Biby et à tous ses sujets ; ce prince parut alors aussi beau prince qu'il avait été beau barbet, et épousa ce jour-là même la reine des Indes, à laquelle on avait envoyé un des équipages de ces dames. Enfin, jamais noces ne se firent avec tant d'éclat que celles de Courtebotte et de Zibeline : ils vécurent heureux, et Courtebotte, en reconnaissance de la fourrure dont la princesse lui avait fait présent pour son voyage, donna le nom de Zibeline aux plus belles martres, pour les distinguer des autres ; et ce surnom s'est transmis jusqu'à nous.



L'Oiseau Noir et le Géant Vert.

L'OISEAU NOIR ET LE GÉANT VERT



... et sur un bois qui se trou-
 vait à la rive, qui se nomme
 ... méritait, par les gra-
 ces de sa présence, par celles
 de son esprit, par sa ten-
 dresse de son cœur, par
 l'affection que son cœur
 avait conservée pour son
 ... les vertus de son caractère
 d'un particulier, mais qui se
 peut louer d'être le plus
 présent à sa patrie, au lieu, etc. etc. après avoir